

DENIS MONETTE

Le jardin
du docteur Des Oeillets

roman



Les Éditions
LOGIQUES

Denis Monette

Le jardin du docteur
Des Oeillets

roman

Les Éditions
LOGIQUES
Une compagnie de Quebecor Media

Prologue

Samedi, 14 janvier 1995, Narcisse Des Oeillets, debout à la fenêtre, laissa échapper un soupir de contentement en se tournant vers sa fille Rose pour lui dire :

— Ça y est ! Je l’ai fait ! Je m’y suis rendu ! J’ai quatre-vingt-dix ans aujourd’hui ! Je suis nonagénaire !

Il avait lancé cette tirade d’un trait, dans un souffle retrouvé momentanément afin d’impressionner son aînée qui, loin de partager « l’événement », continuait de piquer l’aiguille dans son canevas représentant un canard ; une autre tapisserie qu’elle allait ensuite encadrer une fois le dernier bout de fil bien passé sous quelques petits points.

Dehors, le temps était encore maussade. « Sale journée ! » s’était exclamée Rose en se levant ce matin-là. La veille, il était tombé une pluie verglaçante accompagnée d’une humidité à traverser le corps. Et là, en ce jour de fête qu’elle voulait ignorer parce que son père avait été exécrable avec elle depuis le début de l’année, la pluie, le brouillard et le mercure qui avait dégelé la fenêtre avec ses quatre degrés, ne laissaient entrevoir rien de réjouissant

pour la journée. Sauf pour le vieillard, le vieux médecin retraité, content, lui, de passer à la postérité... de son vivant !

Le chat noir aux yeux fauves, également âgé, prénommé bêtement Noiraud, dormait aux pieds de sa maîtresse. Sans se douter, pauvre animal, qu'il avait fait peur à de nombreux superstitieux la veille, en se faufilant entre leurs jambes un vendredi 13 !

Narcisse, encore droit comme un chêne, demanda à sa fille :

— Aucun voeu de ta part, Rose ? Pas même une carte ?

Sans lever les yeux, le bout de fil courant entre ses doigts, elle murmura :

— Bonne fête, papa.

— Que cela ? Sur un ton impatient ? Pas même un petit présent ?

— Anniversaire ou pas, je prépare vos trois repas. Ça devrait être suffisant, non ?

— Non ! Jusqu'à l'an dernier, j'ai eu droit à un petit cadeau. Un foulard, des mitaines, des chocolats...

— Bien, j'ai cessé, papa ! Parce que votre joie, je ne la ressens pas. Depuis longtemps, devrais-je dire, mais je feignais de la partager, de rester agréable. C'est fini ! Vous êtes heureux ? Au chaud sous votre toit ? Jamais malade ? Grand bien vous fasse !

— Pourtant... Quatre-vingt-dix ans, le chiffre rond... Ça se souligne, non ? Ton vieux père qui a guéri tant de monde...

— Et qui en a fait mourir aussi ! s'exclama Rose. Je ne parle pas de vos patients, papa, mais de vos proches ! Maman

la première, à force de soumission... Puis... Vous voulez vraiment que je continue ?

— Non, je te sens vilaine aujourd'hui. Le visage crispé, le teint gris comme le temps qu'il fait dehors... Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu ?

— Vous vous questionnez ? Vous demandez au Seigneur de vous éclairer ? Je vais le faire à Sa place, père ! Que dire de tous ceux, dont moi, qui sont à deux pas de l'anéantissement ? À cause de vous ! Vous avez la vie longue mais la mémoire courte à ce que je vois ! On sait bien ! Quand on a été médecin et qu'on a eu toute la paroisse à ses pieds, on doit s'attribuer soi-même des indulgences et des bénédictions ! En plus d'avoir le nez en l'air ! Voilà pourquoi vous n'avez pas courbé, papa ! Vous avez toujours gardé le menton haut pour mieux nous dominer de votre supériorité ! Et pour impressionner vos patients de vos six pieds, d'un pouce surélevés de cette façon ! Même nous, vos « fleurs », vous nous avez cultivées de votre grandeur, en baissant les yeux juste pour nous rabrouer. Pas de quoi être fier d'être rendu si vieux et encore droit comme un pic, vous nous l'avez volée, votre santé. À nous en rendre malades, papa ! À tour de rôle et ensemble à la fois...

Rose, essoufflée, avait débité d'un trait ce que son coeur retenait depuis tant d'années. Dépité, consterné, accablé par cette soudaine volte-face, le paternel, remontant fièrement le noeud de sa cravate, répondit à sa fille :

— Je t'interdis de me parler sur ce ton, Rose ! Je suis encore le maître ici ! Je suis ton père, le respect s'impose !

Sans se douter que ce ton, plus qu'autoritaire, n'allait pas la faire taire.

Quelques minutes de silence avaient permis de discerner le ronronnement du chat. Dehors, le vent secouait les vitres, et Rose, ayant passé son fil sous plusieurs points de la tête achevée du canard avant d'en couper l'excédent, leva les yeux sur son père et, bravant sa haute stature, répliqua :

— Le respect ? Jadis, papa ! Autrefois ! Plus maintenant ! Pas à presque soixante-cinq ans ! Pas quand votre fille aînée, votre « fleur » la plus mal cultivée, en l'occurrence moi, regarde déjà d'un oeil inquiet l'arbre du cimetière devant lequel sa mère est enterrée.

— Tu exagères ! Tu n'es pas malade... Si seulement tu n'étais pas si vieille fille !

Insultée, n'attendant qu'un faux pas de la part de son père, Rose, sans gêne, rétorqua :

— Vieille fille ? Qu'aurais-je pu devenir d'autre ? Une femme aimée ? Une « fleur » qu'on dépose entre les mains d'un prince charmant ? Devenez-vous sénile, papa ? Avez-vous oublié tous les empêchements pour que vos filles, vos « fleurs », ne rencontrent pas d'hommes ? Vous m'avez désigné Blaise, sachant qu'il ne m'épouserait jamais. Vous aviez sûrement sondé ses intentions avant de me permettre de le fréquenter. Un vieux garçon de la sorte n'épouse pas une vieille fille ! Vous le saviez ! Iris aussi ! Parce que vous nous avez gardées emprisonnées dans le jardin de votre démente ! À moins qu'on s'en évade comme Iris l'a fait ! Comme Violette a tenté de le faire ! Regardez mes mains, papa ! Ces taches brunes qui apparaissent au gré des jours... Prématurément ! Ce sont des fleurs de cimetière, père, ce que je suis en train de devenir moi-même !

— Allons donc ! En ai-je, moi ? À quatre-vingt-dix ans ?

— Oui, vous en avez ! Sur le crâne, papa ! Vous en avez depuis longtemps mais vous ne les avez jamais vues ! Parce que pour les apercevoir il vous aurait fallu baisser la tête de temps en temps, et non la garder haute comme si, plus bas que vous, il n’y avait que du crottin !

— Rose !

Le vieux docteur alla prendre place dans sa berceuse, croyant que sa fille n’oserait ajouter le moindre mot après ce brusque appellatif de son prénom. Mais c’était mal connaître Rose Des Oeillet qui, affaissée sans être résignée, voulait encore piocher dans les débris de ses reproches.

— Je ne vous offre pas de présent, père, pas cette fois ! Vous me faites pitié et la rage me fouette encore le coeur !

— Tu vas au moins me cuire un gâteau...

— Non ! Pas même une compote ! Que le diable vous emporte !

— Rose ! Je t’interdis ! Es-tu devenue folle ? Je te défends de me parler de la sorte ! Vilaine que tu es !

— Vilaine ? Face au père le plus exécrationnel qui soit ? Vous plaisantez n’est-ce pas ? Vilaine avec un monstre... Si c’est un péché, papa, je suis certaine que le Seigneur va me le pardonner. Il voit clair, Lui ! Il a vu tout ce que vous avez fait de nous, de moi surtout ! Oh ! comme j’aurais peur à votre place ! De plus en plus près du jugement particulier, avec maman à Ses côtés qui vous pointe sans doute du doigt.

— Tais-toi ! Comment oses-tu prêter de telles intentions à ta chère mère ?

— Chère pour nous, papa, pas pour vous ! Vous l'avez mise six pieds sous terre !

Narcisse, de nouveau près de la fenêtre, fier et hautain malgré l'assaut soudain, regardait les glaçons se former sous sa gouttière. Du coin de l'oeil, il surveillait Rose qui, haletante, ayant peine à retrouver son souffle, se frottait le dessus de la main gauche en le bravant de son regard, un rictus amer aux coins des lèvres. Le vieux médecin n'avait pas osé relever la dernière attaque concernant sa défunte femme. Un sujet trop risqué avec une fille qui tremblait encore de colère. Tentant plutôt de la calmer, il lui marmonna sur un ton qu'il s'efforçait de rendre plaintif :

— Je t'ai pourtant offert un beau cadeau à ta dernière fête.

Levant les yeux sur son père, Rose retrouva son aplomb pour sauter sur l'occasion :

— Parlons-en ! Un miroir de fantaisie en vieil argent que vous avez trouvé dans une vente de garage ! La dame qui vous l'a vendu me l'a dit ! Un miroir provenant d'un ensemble de toilette avec des fleurs incrustées et un manche plat oxydé. Sans même la brosse à cheveux qui allait avec, la vieille l'avait jetée tellement elle était maganée. Un miroir à mon âge ! Pour voir de près mes rides ? Pour le tenir de ma main déjà veineuse ?

— Avoue qu'il était joli... Tu l'as gardé, j'espère ?

— Oui, sur le rebord de ma fenêtre de chambre. Comme décoration ! Il a déjà certes eu de la valeur, mais quand on le paie une piastre et que le manche est terni... Une piastre ! Pour sa fille !

— Ingrate ! C'était de bon coeur !

— À ce prix-là, je n'en doute pas ! Je l'ai gardé pour en rire, papa, pour me rappeler longtemps du plus absurde de vos présents. Quoique les autres...

— Qu'as-tu à en redire encore ?

— À en rire aux éclats avec Iris, vous voulez dire ! Allons donc ! Vos cadeaux d'antan ! Des bas de cachemire pour que les hommes ne voient pas mes mollets, des souliers lacés beiges pour qu'on distingue davantage mon infirmité, des souliers que je n'ai jamais portés. Des boucles d'oreilles en perle de la grosseur d'une tête d'épingle comme celles des petites vieilles alors que j'avais vingt-neuf ans. Alors que vous saviez que je n'aimais pas les bijoux ! Puis, pour mes trente-cinq ans, une sacoche noire digne d'une grand-mère ! Je ne me souviens que des plus farfelus, père, ceux dont Iris, votre préférée, se tordait les côtes de rire. À elle, c'était de l'argent que vous offriez, un bon montant chaque fois pour qu'elle s'achète des choses à son goût. Il n'y a qu'avec Violette et moi que vous étiez grippe-sous ! Je continue ?

— Non, tais-toi, tu es odieuse. J'étais parfois économe, mais c'était pour gonfler votre héritage...

— Ce qui ne vous a pas empêché de payer deux voyages à Iris. Un à New York, l'autre sur une plage du Sud. Vous pensez que j'ai tout oublié ça, papa ? Une, très choyée, les deux autres, négligées...

— Tu veux me faire mourir, n'est-ce pas ? Mais tu ne réussiras pas. Je suis solide, tes flèches empoisonnées ne m'atteignent pas.

— Comment le pourraient-elles ? Vous n'avez pas de coeur, donc pas de cible, papa !

Sentant que son aînée n'en avait pas fini avec lui, le vieux, se redressant davantage, s'imposa d'autorité afin de mieux l'affronter :

— Bon ! Ça suffit ! Laisse-moi seul maintenant !

— Oh ! non ! Pas si vite ! Regardez-moi ! Voyez ce que je suis devenue... Une « fleur » flétrie, piétinée ! Même Iris se déracine ! Voilà ce que sont devenues « vos fleurs » dans votre égoïsme maladif !

— Personne n'aurait voulu de toi, Rose ! Tu as une jambe plus courte que l'autre, tu portes des souliers orthopédiques depuis ton enfance ! Alors que ta soeur Iris...

Constatant qu'il l'avait blessée en plein coeur, il s'était arrêté. Juste avant la comparaison qui aurait fait hurler sa fille d'indignation. Elle se retint, mais lui répondit avec des trémolos dans la voix :

— Comment pouvez-vous être aussi méchant, aussi vil, aussi cruel... Dieu vous le reprochera, papa, vous n'irez pas au Ciel tout droit... Oh ! que non ! Même maman n'implorera pas Sa clémence. Elle voit encore de là-haut ce que vous me faites endurer ici-bas. À Iris également, malgré vos bons sentiments. Sauf à Jasmin, le seul qui ait échappé à votre tyrannie et qui a réussi à perpétuer votre nom sans donner de prénoms de plantes à ses deux fils. Ce qui lui a valu d'être déshérité cependant... Que d'injustices ! Que de méfaits de votre part ! Nous n'avons pas eu le droit, nous, vos filles, d'être mères et de serrer un enfant dans nos bras. Afin de porter sans cesse le nom de Des Oeillets, pas celui d'un autre homme. Pour ne pas enfreindre votre « jardin » ensemencé de nos stupides prénoms de fleurs. Nous étions vos esclaves, papa ! Jusqu'à ce qu'Iris parvienne à s'enfuir

avec Ed Myers, son beau Juif, pour devenir sa maîtresse !
Pas sa femme, il en avait déjà une !

— Menteuse ! Jalouse ! Des calomnies !

Partie sur un aveu qu'elle ne pouvait plus contrôler malgré ses promesses d'antan, Rose poursuivit dans un excès d'hypertension :

— Votre chère Iris qui, malgré sa fugue, n'a pas osé devenir mère. Vouée à se sacrifier pour protéger son héritage, elle a préféré aller se faire opérer au Danemark par un médecin véreux qui l'a rendue infertile. Savez-vous ce qu'est devenue votre préférée depuis ce voyage, papa ? La maîtresse de plusieurs hommes, une femme entretenue, une fille de rien ! Ce qu'elle vous a toujours caché...

Bondissant de son fauteuil dans lequel il s'était affaissé, Narcisse cria d'une voix rauque :

— Assez ! Tais-toi, Rose, je te l'ordonne ! Comment peux-tu mépriser ainsi ta soeur ? Moins ingrate que toi, elle va venir fêter avec moi, elle !

— Qui vivra verra ! J'en douterais, papa... Mais je n'ai pas fini avec elle ! Ouvrez bien grandes vos oreilles ! Sachant qu'elle ne serait jamais enceinte, Iris a couché avec tous les hommes qu'elle a rencontrés. Elle a joui de l'homme au pluriel sans entraver son héritage. Votre sale argent qu'elle attend encore, la garce ! Pour ensuite venir cracher sur votre tombe !

— Rose ! Tu déraisonnes ! Quelle honte ! Ta mère t'entend !

— Qu'elle se bouche les oreilles si ça la dérange ! Le Seigneur aussi !

— Blasphème ! Dieu va te châtier ! C'est l'enfer...

— Non, le feu éternel, c'est pour les pères indignes comme vous qu'on l'alimente ! Même la bonne sainte Anne

vous a renié. Il n'y a que Marie qui pourrait vous sauver si elle parvenait à convaincre Joseph et son Jésus que vous êtes né fou et que vous allez mourir dément ! Autrement, n'y pensez pas, je vois déjà les flammes vous brûler la cervelle !

— Tu n'as plus toute ta tête, ma fille... Les deux bras me tombent...

— Pensez ce que vous voulez, mais je n'ai pas fini avec Iris. Elle est devenue nymphomane, papa. Elle se donne maintenant à des jeunes hommes qu'elle trouve beaux. À Miami ! Des *lifeguards*, des gars qui ont la moitié de son âge, parfois le tiers ! Par vice ! Par besoin ! C'est elle qui me l'a dit en me faisant jurer de ne jamais la trahir.

— Et tu le fais... Dieu te punisse, envieuse que tu es...

— Oui, je me parjure ! Je le dévoile parce que vous avez raison, je suis envieuse de son sort ! Oui, père ! Je suis jalouse de l'imaginer avec autant d'hommes à ses pieds alors que moi, j'ai eu pour sort de perdre toute ma vie ici à vous torcher !

— Rose ! Pour la dernière fois, tais-toi ! Tu parles comme tu marches ! Tout croche ! Et ne me regarde pas de la sorte, je suis ton père !

— Si vous croyez l'avoir été, libre à vous, mais vous ne l'êtes plus ! Quel bourreau vous êtes ! Tout croche, vous avez dit ? La tige de la rose infirme ? Je vous renie, père, quitte à ce que vous me déshéritiez ! Je n'en ai rien à foutre de votre argent ! Je suis à l'aube de l'âge d'or, j'ai des économies... Croyez-vous vraiment que je profiterais de votre héritage à mon âge ? Pour quoi faire ? Pour avoir un plus beau coin de terre que celui où repose notre mère ? Non, merci ! Les fleurs de cimetière que j'ai sur les mains, je les ai aussi dans

le coeur, papa ! Mais je vais vous jouer un tour, je vais me faire incinérer... Pour ne pas pourrir auprès de vous quand vous allez crever !

— Sacrilège ! Parler ainsi à son père !

— Pire encore, quand vous mourrez, père, ce n'est pas un bouquet de fleurs que j'irai déposer sur votre tombe, mais une botte de fumier ! À l'odeur de ce que vous avez toujours été !

Le docteur, chancelant, se dirigea vers la table en coin où un verre d'eau l'attendait. Se désaltérant, retrouvant sa salive, il ne put que balbutier :

— Tu es immonde, Rose... Tu n'auras plus jamais l'absolution...

— Pas surprenant, le curé n'aura plus ma confession !

— Pourquoi avoir attendu mon anniversaire pour me détruire ainsi ?

— Parce que je craignais que ce soit le dernier, père. Je ne voulais pas vous voir partir sans entendre tout ce que j'avais sur le coeur. C'était en train de moisir... Ça traînait depuis des années !

— Tu n'as pas le droit de t'élever ainsi contre celui qui t'a donné la vie. Je suis ton créateur...

— Mon géniteur, papa ! Que mon géniteur ! Le Créateur, c'est Celui qui m'a envoyé toutes ces épreuves. Celui qui m'a fait naître de votre semence dans le jardin de votre démence. Ah ! si vous saviez comme je Lui en veux au Tout-Puissant ! Cette vie gâchée ! Ces larmes jamais éponnées ! Cette « fleur séchée » ! Existe-t-il vraiment, Lui ? Il m'arrive d'en douter !

— Un autre blasphème ! Abominable créature ! Tu es diabolique ! Tu vas être excommuniée, Rose !

Déchaînée, incapable de se contenir, l'aînée répliqua :

— N'en déplaie à Sa Sainteté, j'en serais fort aise ! Je pourrais enfin me permettre des péchés mortels sans m'en soucier ! Comme Iris, père !

Puis, retrouvant un peu son calme, elle ajouta :

— Et puis, à bien y penser, comme si le pape se préoccupait d'une pauvre « fleur » fanée qui vit quelque part sur le globe sous l'emprise de son père... Et si Dieu existe, papa, il a certes mieux à faire avec tous les enfants qui sont victimes de grenades et de bombes à travers les continents. Une vieille fille avec le cou ridé et les mains couvertes de taches brunes, c'est loin de faire pitié à côté de la misère qui sévit dans le monde.

Narcisse Des Oeillets, sévèrement abattu, se laissa tomber dans le fauteuil en gémissant :

— Ah ! si seulement Violette...

— Tiens ! Vous voulez qu'on parle de votre troisième « fleur », papa ?

— Non, Rose, surtout pas, ménage-la et aie pitié de moi.

— Pitié ? Je n'ai que du mépris pour vous, père ! Seriez-vous mourant que je prierais pour vous voir lâcher le dernier souffle.

— C'est le jour de mon anniversaire, Rose... Quel douloureux présent...

— Tous les miens l'ont été, papa ! De mon enfance jusqu'à ce jour ! Sans rubans ! Des flèches empoisonnées ! Dans mes pétales comme vous saviez si bien les décocher !

Le vieux, les bras pendants, regardait maintenant par terre, alors qu'une larme ou deux humectaient sa joue. Se

levant avec peine, arpentant les quatre coins du tapis, Rose le suivit des yeux pour lui annoncer :

— Trop tard pour les remords ! Je pars, papa ! Je vous quitte ! Mes bagages sont presque faits.

Levant la tête, implorant des yeux sa clémence, Narcisse marmonna :

— Et moi ? Tu vas me laisser seul, Rose ? À quatre-vingt-dix ans ?

— Vous irez vivre avec Iris ! Elle va vous accueillir à bras ouverts avec ma part d'héritage que je lui lègue !

— Mais je ne veux pas quitter cette maison, moi ! Je l'habite depuis mon mariage ! La maison familiale, Rose, le cabinet du bon docteur Des Oeillets...

— Vous n'étiez pas un bon docteur, papa ! Votre vie professionnelle a été un échec ! Vous n'avez jamais enlevé une écharde du pied d'un enfant ! Je vous avais à l'oeil, vous savez. Que des pilules, des prescriptions, jamais de piqûres de peur de manquer votre coup. Pour ensuite les référer aux spécialistes !

— Tu as tort ! J'ai pris soin de mes patients, j'ai été un grand médecin...

— Grand de stature, papa, mais un petit docteur de famille sans décorum. On vous a déjà appelé pour un moribond et vous aviez pris tellement de temps pour vous y rendre que le pauvre homme avait rendu l'âme. Vous aviez peur d'être incapable de le sauver ! Je me souviens aussi de la jeune mariée qui vomissait sans cesse et à qui vous aviez annoncé qu'elle était enceinte. Elle avait fait venir un autre médecin le lendemain qui lui avait diagnostiqué une jaunisse ! Elle avait le teint comme un citron, papa ! Enceinte,

lui aviez-vous dit ! Parce qu'elle était mariée depuis cinq mois ! Elle ne vous a jamais rappelé, celle-là ! C'est à peine si vous avez pu soigner votre propre mère...

— Rose ! Je t'en supplie...

— Pour ce qui est de maman, je vous épargne sa maladie, mais n'empêche qu'elle n'a jamais fait le moindre voyage avec vous. Que son voyage de noces au Nouveau-Brunswick dont elle nous parlait sans cesse. La pauvre ! Mariée à un médecin et un seul bon souvenir ! Un supposé illustre docteur qui se contentait des trottoirs du devant de la maison pour sa marche quotidienne et de sa véranda d'en arrière pour lire. Sans parler de votre endroit préféré, votre jardin où vous cultiviez vos maudites fleurs qui portaient nos prénoms. Sans parler des oeillets pour votre nom que vous aimez tant ! Je les ai toujours haïes, vos fleurs ! Tellement que j'ai habitué Noiraud à pisser dessus dès qu'on l'a eu ! Comme je l'avais fait avec Boule, notre première chatte, qui chiait dans vos gros pots de terre ! Et maintenant, ne me parlez plus de votre maison, de votre jardin, de votre cabinet et de vos patients...

— Tu devrais surveiller ton langage, Rose. Tu as été si bien éduquée. Je me souviens que, petite...

— Qu'importe mon vocabulaire, ne changez pas de sujet, papa ! Trêve de nostalgie ! Vos derniers jours, c'est avec quelqu'un d'autre que vous allez les vivre ! Avec de la mangeaille infecte et des remords plein le coeur !

— Iris ne permettra jamais...

— Vous l'attendez encore, celle-là, hein ? Mais je vous ai leurré, elle ne viendra pas ! Parce qu'elle se prélassait sur les plages avec un amant d'occasion d'à peine trente ans !

Oui, c'est avec des gigolos de cet âge qu'elle se pavane, votre préférée. Avec ses soixante-deux ans, ses souliers à talons aiguilles qui vous plaisent tant et une partie de votre argent ! Encore voluptueuse parce que bien arrosée, elle ! Vous comprenez, n'est-ce pas ? Ses « jardiniers » ne font pas que la cultiver, votre « fleur » préférée ! Elle va vous couvrir de cartes postales, de baisers... Avec sans doute l'espoir de recevoir de ma part un coup de fil l'avisant... Ah ! Seigneur ! Si vous saviez comme elle a hâte de mettre votre argent dans sa sacoche et d'en glisser une liasse dans la poche de son beau mâle du moment ! Pauvre papa... Père damné !

— Damné ? Misérable fille ! Et tu mens ! Iris n'est pas telle que tu la décris, c'est ta convoitise qui s'exprime, Rose, pas ton intégrité !

— Si vous saviez... Je la devine à travers mon âme, votre préférée. Je vais néanmoins tout faire pour qu'elle vienne. Peut-être que l'appât du gain... Qui sait ?

— Et toi, Rose, où iras-tu ? lui demanda le père sur un ton devenu doucereux.

— Au diable, papa ! Au diable vert ! Sans la moindre chance d'un retour en arrière !

Sur ces mots, l'aînée des « fleurs » du « jardinier » se retira du salon en claquant du talon, alors que le vieux, consterné, dépité, en fit autant de son côté sur la pointe des pieds. De peur de se remémorer tout ce que sa fille, sans un brin de pitié, venait de lui hurler.

Le jardin du docteur Des Oeillets

Narcisse Des Oeillets, jeune médecin de quartier, épouse en 1929 Marguerite Fougère, envoûté par le charme de son nom jumelé au sien et d'une idée folle surgie lors de leur rencontre: ensemer un jardin où les fleurs seraient identifiées aux prénoms de leurs enfants à venir. Marguerite tente de s'opposer, mais en vain, et ainsi se succèdent Rose, Iris, Violette et Jasmin. Déséquilibré, plus horticulteur que docteur, Narcisse élève ses quatre enfants dans une discipline sévère. À l'âge adulte, ces derniers, tour à tour, se rebellent...

Rose, handicapée, a maille à partir avec ce père dérangé. Iris, au contraire, le manipule au point d'en devenir sa «fleur» préférée. Violette le déteste et le défie carrément. Jasmin finit par lui échapper en perpétuant, non sans difficulté, le nom si précieux qu'il porte. Car le docteur Des Oeillets, dans sa démence, a fait jurer à ses filles de ne jamais se marier et ainsi perdre leur nom, sous peine d'être déshéritées. De là, une intrigue peu banale qui nous invite à suivre le rythme de ces chapitres débordant d'incidents, dont on ne peut prévoir le dénouement.

Denis Monette a vendu à ce jour plus d'un million d'exemplaires de ses romans. Maître du *best-seller*, il a su conquérir un lectorat qui ne cesse de s'accroître. Depuis ses recueils de billets jusqu'au récit de son enfance et aux multiples romans qui ont suivi, on ne peut que s'imprégner de la sensibilité de sa plume qui va droit au coeur. **Le jardin du docteur Des Oeillets** est son vingt-deuxième ouvrage.



24,95 \$

ISBN 978-2-89644-012-2




Groupe
Livre
Quebecor Media